

Mais ne jetons pas le manche après la cognée ; les fous disparaîtront bientôt devant le bon sens de toute la France. Pour cela, mes amis, il faut veiller au grain et faire nous-mêmes nos affaires. Nommons d'honnêtes gens ; il y en a dans tous les partis, et les honnêtes gens finissent toujours par s'entendre.

WALLON.

MORALE.

SIMON DE NANTUA,

ou

LE MARCHAND FORAIN.

(Suite.)

XIV. Simon de Nantua contemple avec émotion le tableau que lui offre un mariage heureux et vertueux.

Quand la foule se fut retirée, un homme d'une quarantaine d'années s'approcha de nous, et dit à Simon de Nantua : Père Simon, regardez-moi donc ! est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? — Bien sûr ! je crois que c'est mon jeune ami Bernard. — C'est lui-même. — Mais mon ami, sais-tu que depuis dix-huit ans tu es furieusement changé, et que tu as pris la barbe noire ? Embrassons-nous donc. C'est une bien grande joie pour moi de te revoir. — Et pour moi donc, père Simon ! Je passais là dans l'instant, et c'est votre voix que j'ai reconnue d'abord, tandis que vous parliez à tout ce monde. Vous êtes donc toujours le même ? — Toujours, mon ami : on ne change plus guère à mon âge. Mais toi, que fais-tu dans ce pays ? — Je vous conterai cela : venez vous reposer chez moi ; j'espère bien que vous ne chercherez pas d'autre logement. — De tout mon cœur. — Monsieur est avec vous ? — Oui, c'est mon compagnon de voyage, et nous ne nous séparons pas. — Tant mieux, j'en suis enchanté.

Nous voilà tous trois, bras dessus, bras dessous, nous rendant à la maison de Bernard, et le cheval de Simon de Nantua suivant son maître par derrière, comme aurait fait un chien. — Est-ce que tu serais marchand de vin ? dit Simon de Nantua en voyant la maison de son ami. — A votre service, répond celui-ci. — Il me paraît que tu n'as pas fait de mauvaises affaires, et tout ceci a fort bonne apparence. Mais je suis assez content de mon sort. Je n'ai jamais oublié les conseils que vous m'avez donnés autrefois à Nantua, et il faut aujourd'hui que je vous en remercie, car je m'en suis bien trouvé. Voulez-vous voir ma femme ? — Tu es marié ! — Oui, vraiment ; et j'ai même de la famille. Vous allez voir tout cela.

Bernard nous présenta en effet à sa femme, qui était une personne d'une trentaine d'années, fraîche et fort avenante. Elle avait auprès d'elle deux petits enfants, que le père Simon embrassa presque les larmes aux yeux. Lorsque nous fûmes un peu reposés et qu'on nous eut fait rafraîchir, Simon de Nantua dit à Bernard : Ça, mon ami, conte-moi un peu ce qui s'est passé depuis que je n'ai entendu parler de toi, et comment tu te trouves aujourd'hui dans une position si heureuse. — Très-volontiers, père Simon, et c'est bien le moins que je vous doive.

Vous vous rappelez, continua Bernard, tous les bon conseils que vous me donniez lorsque je fus obligé de partir pour l'armée. Je m'en suis souve-

nu, et il ne s'est guère passé de jour où je n'aie eu l'occasion de les mettre à profit. Je n'avais pas beaucoup de goût pour l'état militaire, mais j'avais de l'honneur, et avec cela on n'est jamais un mauvais soldat. Je n'étais pas, il est vrai, de ces téméraires qui ne doutent de rien et qui se croient plus forts qu'une armée ; mais je faisais mon devoir, et, lorsque mon tour arrivait, j'étais prêt et je ne quittais jamais mon poste. Comme j'avais appris quelque chose et que j'écrivais assez bien, je fus distingué. Le quartier-maître me prit avec lui pour lui servir de secrétaire ; il me fit ensuite nommer fourrier. J'en remplis les fonctions avec probité ; cela fut remarqué, et au bout d'un an j'obtins le grade de sergent. J'étais aimé des soldats, parce que je les traitais avec douceur, et que je me rappelais avoir été leur égal. J'étais estimé par mes officiers, parce que je savais obéir, que j'étais fidèle à mes devoirs, et très-ami de la discipline. J'ai fait ainsi la guerre pendant longtemps, et je serais sans doute officier aujourd'hui, sans une blessure grave qui me força à demander mon congé et à quitter le service. J'en fus fâché : non pas que je regrettas la profession à laquelle il me fallait renoncer, mais parce que je ne voyais pas trop ce que je pourrais faire pour exister. Allons, me dis-je, courage, Bernard ; tu n'as pas mal mérité ; tu ne dois pas être mal traité. Avec quelque argent que j'avais eu la prudence d'accumuler, je pris la route de Paris. En passant à Barsur-Aube, le hasard fit que j'entraî dans cette maison pour me rafraîchir. Tandis que je buvais un verre de vin, le maître de la maison, qui était un bon Français, et qui ne voyait pas un soldat blessé au service de son pays sans s'intéresser à lui, me fit quelques questions : je lui répondis ; il en fit de nouvelles ; je lui contai toute mon histoire, et lui avouai l'embarras où j'allais me trouver dès que mes fonds seraient épuisés. Après m'avoir regardé un instant fixement, il me dit : Camarade, j'ai besoin d'un commis pour m'aider dans mon commerce, voulez-vous rester chez moi ? — Pourquoi pas monsieur ? — Eh bien ! touchez là, vous n'irez pas plus loin.

Me voilà installé chez M. Antoine. Je n'eus pas plus de peine à m'y bien conduire que je n'en avais eu à le faire au régiment. Il me prit en affection, et finit par me regarder comme son fils.

Il y avait quatre ans que j'étais chez lui, lorsqu'il m'appela un jour dans son cabinet et me dit : Mon cher Bernard, je suis content de toi, et tu sais combien je te suis attaché. Je commence à me faire vieux et je veux pas attendre plus longtemps pour assurer le sort de ma fille. J'ai bien vu que vous ne vous regardiez pas de travers tous les deux ; je veux que tu l'épouses et que tu prennes mon commerce. — Mais, M. Antoine, songez-vous que je ne suis qu'un pauvre diable ? — Allons je le veux. Vas-tu me désobéir aujourd'hui ? — Oh ! mon cher bienfaiteur ! — C'est bon ! c'est bon ! je te charge d'annoncer cela à Marianne.

Je sautai au cou du bon Antoine, et je courus chercher Marianne, à qui cette nouvelle ne fit guère moins de plaisir qu'à moi. Nous fûmes mariés ; je pris la direction des affaires et je n'ai pas à me plaindre de celles que j'ai faites. J'aurais peut-être pu devenir plus riche, mais peut-être aussi serais-je un peu brouillé avec ma conscience, et cela fait qu'on ne dort pas si bien. Le ciel m'a donné deux enfants que voilà ; je lui en rends grâce tous les jours. Ils aiment bien leur père et leur mère, et ils seront